

Le sourire doux de Jacquemin se chargea d'ironie. Jordanet surprit la nuance et pensa :

— Attention, il y a encore autre chose.

Il y avait autre chose, en effet.

— Et alors, n'ayant pu vous décider à vous tuer, vous vous êtes dit : « Au fait, si je m'évadais ? » La nuit était propice, une évasion ne paraissait pas absolument impossible.

— Vous vous trompez, monsieur Jacquemin, je n'ai pas eu cette idée. Au surplus, voici une demi-heure que vous êtes à tourner autour de la marmite, c'est le cas de le dire, fit-il en désignant ses haricots, sans oser me confier ce que vous voulez. Ce que vous voulez, moi, je vais vous le dire... votre dernier mot me l'apprend.

— Eh bien, parlez, ce n'est pas de refus.

— J'ai entendu raconter ce matin qu'on avait trouvé mort un Canaque au poste. Les raisons de sa mort, on ne les connaît pas. Est-ce un forçat qui a voulu s'évader ? Vous, je suis sûr que vous êtes pour le forçat évadé... hein ?

— Juste !

— Et le forçat évadé, c'est moi ?

— Peut-être, je ne l'ai pas dit.

— Mais vous l'avez pensé. Avec votre air de ne pas y toucher, vous n'êtes pas bon à prendre même avec des pincettes ; je vous connais. La vérité, c'est que vous êtes venu ici plaider le faux pour savoir le vrai. Vous faites du zèle, et vous tapez de la tête partout comme une guêpe enfermée dans une bouteille, c'est moi qui vous le dis.

Jacquemin était blême. Il ne riait plus.

— Toi, tu me payeras ça, mon gros ! murmura-t-il.

— Avez-vous une preuve ? Non ? Eh bien, laissez-moi tranquille.

— Comme vous y allez. Voyons, ne vous fâchez pas. Je ne vous ai jamais fait de mal. Depuis un mois que je suis à la presqu'île, je ne vous ai pas adressé deux fois la parole. Calmez-vous.

— Je ne me fâche pas. Bonsoir.

D'un ton indifférent, Jacquemin dit, en tirant sa blague :

— Vous accepterez bien une pipe de tabac, père Jordanet ?

— Non.

— Alors, vous allez me faire croire qu'en vous soupçonnant, j'ai frappé juste, si vous prenez la mouche comme ça tout de suite.

Jordanet réfléchit qu'en somme le surveillant avait raison. Puisqu'il n'y avait pas de preuves contre lui, qu'importait le soupçon ?

— Soit ! dit-il.

Jacquemin tendit sa blague :

— Bourrez votre pipe !

Jordanet prit la blague, mais soudain, il tressaillit, et malgré son sang-froid ne put s'empêcher de pâlir, à son tour. En une seconde, une foule de pensées se heurtent dans sa tête. Il vient de se rappeler que le matin, en se réveillant, il a voulu fumer comme il faisait d'habitude et qu'il avait vainement cherché partout sa pipe. Elle était introuvable. Et il avait réfléchi que, sans aucun doute, elle était tombée de la poche du pantalon, dans la course nocturne, pendant qu'il rampait dans les broussailles.

— J'en ferai une autre, avait-il dit.

Mais Jacquemin voulant le faire fumer, n'était-ce pas un piège tendu ? Sa pipe n'avait-elle pas été retrouvée ?

On la connaissait. Il l'avait agrémentée de dessins, avec son couteau. Elle portait même son nom ! En relief ! Si elle avait été ramassée auprès du Canaque mort, Jordanet était perdu. Par un effort suprême, il réussit à ne point se troubler. Et sans témoigner de surprise, comme s'il s'en était aperçu depuis longtemps, il dit :

— Je fumerais volontiers, mais figurez-vous que j'ai perdu ma pipe avant-hier. Ça me prive bien. Je suis en train de m'en confectionner une autre. Mais je tenais à la première. Si jamais vous la retrouvez, il est facile de la reconnaître, mon nom est dessus.

— Et où l'avez-vous perdue, Jordanet ?

— Si je savais où, j'irais la chercher. Tout ce que je peux dire, c'est que, avant-hier, en partant pour aller reporter du travail au maréchal des logis de gendarmerie, je l'avais encore... et qu'en revenant, je ne l'avais plus. Elle sera tombée dans le trajet.

— La voici ! père Jordanet. Bourrez-la ! Je l'ai ramassée près du chemin de ronde.

Jordanet eut un soupir de soulagement. Sa figure exprima une satisfaction si visible que Jacquemin s'en aperçut.

— Vous voyez, je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air. Si je vous avais dit que j'avais trouvé votre pipe auprès du Canaque assassiné, vous n'auriez pas pu le nier, probable.

Et reprenant sa blague, il s'en alla, avec son mauvais sourire.

XL

La Belle Alsacienne

Grâce au rétablissement de Médéric, qui avait retrouvé de l'ouvrage chez un fabricant de vélocipèdes, la famille Jordanet se trouvait à l'abri du besoin. Chacun donnait de sa personne et, à la fin

de la semaine, tous les gains réunis assuraient l'existence pour la huitaine suivante et permettaient d'envoyer de temps à autre, un mandat de cent sous au fusillier Jordanet, dans le loquable but de lui varier sa gabelle et de lui permettre de bourrer sa pipe sans être obligé de recourir à la générosité des camarades.

Médéric ne perdait pas un instant. Jamais de chômage, pas même les jours fériés.

Ces jours-là, il turbinait encore plus qu'à l'atelier ; mais il avait l'avantage de travailler chez lui, auprès des siens. Tous ses loisirs, il les employait à la réparation des bicyclettes de sa clientèle particulière. Chose étrange, l'ami Dubois avait toujours de l'ouvrage à lui donner ; on aurait dit qu'il faisait exprès de détériorer sa bécane pour servir de petites rentes aux Jordanet.

La mère ne quittait guère son comptoir. A la vente des journaux, elle avait annexé celle des chansons de cafés concerts. Un de ses clients, artiste dramatique, la tenait au courant des succès du jour, de sorte qu'elle pouvait se targuer de ne jamais débiter les rossignols qui, vu l'inconstance du public, ont cessé de plaire.

Les enfants du quartier trouvaient aussi chez elle tout ce qu'il faut pour devenir savant, à condition de s'en servir : cahiers, plumes, crayons, encore, boîtes de compas et de couleurs, etc.

Bref, elle se débrouillait, la maman Jordanet ; elle n'était pas de celles qui se laissent aller dans le malheur et comptent sur l'assistance publique ou privée pour faire bouillir la marmite.

Louise suivait son exemple. Peut-être même la pauvre fille s'exagérait-elle l'héroïsme du devoir. Si on l'avait laissée faire, elle ne se serait jamais couchée avant minuit ; il fallait lui arracher l'ouvrage des mains et se fâcher tout rouge.

— Je ne veux pas, lui disait Médéric, que tu deviennes courbée, avant l'âge, à force de tirer des points. Tu as de beaux yeux, il ne faut pas les abîmer en veillant trop tard à la lumière de la lampe.

Quant à Camille, sa patronne, Mme Verdet, modiste, rue du Bac, n'en disait pas de mal ; mais elle lui reprochait d'être molle au travail et un peu trop satisfaite d'elle-même.

Comment Camille n'aurait-elle pas été coquette ? Son miroir lui répétait, matin et soir, qu'elle était belle, et les glaces de l'atelier, dans lesquelles elle s'envoyait à tous moments des coups d'œil admiratifs, lui confirmaient cette appréciation.

Enfant, elle avait été adulée par son père et par ses frères qui, fiers de sa gentillesse, de ses grâces exquises, la vantaient devant elle, sans songer à l'avenir, sans se douter qu'ils semaient dans son cœur de fillette un germe délétère.

L'âge ingrat n'avait guère compté pour elle ; Camille était demeurée gracieuse en dépit de la croissance. A seize ans, sa beauté s'épanouit, triomphante. Ses nattes lui allaient à ravir, à son teint éblouissant de fraîcheur, le regard de ses grands yeux bleus avait un je ne sais quoi de doux et de rêveur qui charmait. Avec cela, bien prise et déjà formée.

On ne pouvait la voir sans trahir le sentiment d'admiration qu'elle inspirait. Sur toutes les physionomies, elle fixait aussi clairement sa beauté que dans un miroir.

Ses compagnes d'atelier la reconnaissaient d'une perfection si incomparable qu'elles n'en éprouvaient aucune jalousie. Elles se resignaient à la trouver la plus belle et le lui cornaient sur tous les tons. Seule, Mme Verdet, en vertu de sa longue expérience, ne lui adressait aucun compliment. Bien mieux, elle lui disait sur un ton maternel :

— Ma petite Camille, vous avez tort de vous regarder si souvent. Méfiez-vous du langage des miroirs : il est trompeur.

Les glaces ne pouvaient pourtant pas dire à Camille qu'elle était laide ; mais elles entretenaient en elle une idée de supériorité. Encore, si elle avait été de ces orgueilleuses qui estiment qu'aucun homme n'est digne de les approcher de trop près ! Loïn de là, elle prisait les jolis garçons à leur valeur et n'était jamais plus flattée que de leurs hommages, sans toutefois le leur laisser voir ouvertement.

Son esprit romanesque se développait à la lecture des feuilletons qu'elle dévorait en allant au travail, et même à l'atelier, quand la patronne s'absentait.

Du reste, toutes ces demoiselles étaient coutumières du fait. Elles achetaient chacune leur journal préféré, toujours pour les feuilletons, faits-divers, tribunaux et autres lectures sensationnelles, et elles se le repassaient, par un procédé d'échange qui prouve que le principe d'association est parfois nuisible.

Ses compagnes n'étaient pas les seules à flatter l'amour-propre de Camille. Les clientes ne lui ménageaient pas les compliments. Dans la rue, c'était même ritournelle ; des amateurs lui jetaient au passage ces mots qui la faisaient tressaillir de plaisir : « La belle fille... Elle est ravissante ! » Seulement, quand un importun la suivait, elle s'en débarrassait par un de ces regards hautains et méprisants qui obligent les plus audacieux à rétrograder.

(A suivre.)